

LA FIN DU MONDE

Sous le choc de Mars, qui ne s'en serait pas trouvé bien lui non plus, la Terre, devait flamber et se changer en cendres. En vérité, personne ne croyait à cette prédiction. Pourquoi y mêlait-on l'astronomie, qui est la moins menteuse des sciences? Je n'ai pas, en tout cas, vu dans les champs, une bœuf de moins, ni un fœtus. Les travaux de la bêche n'ont pas été interrompus, ni le remmailage des filets... Une fin du monde que n'ont point précédée la floraison des figures ni les autres signes énumérés par saint Jean n'est pas la bonne. Les braves gens triomphent, avec le saint, de l'astronome américain. Ils n'ont pas assez de logique pour comprendre que ce succès de l'Apocalypse ne prouve rien...

Et pourquoi? La terre disparue, ce ne serait pas un grand changement. Le soleil se lèverait demain, et dorénavant un amas de fumée; la lune, qui approche de son plein, en ferait une vapeur d'argent... Petit incident, dans le Cosmos. Comment les Etats restent-ils si orgueilleux et si ambitieux? Ils entretiennent des observatoires et des universités, pour enseigner nos vraies dimensions dans l'univers, mesurer les axes géants des orbites et les intervalles des étoiles; mais leurs chefs n'en tirent nul profit. Ils pourraient composer à leurs esclaves un bonheur à notre taille; les aider à savourer les menues joies des sens et de la pensée, unique et éphémère trésor des êtres vivants... Ils conçoivent, sous des prétextes trompeurs, d'absurdes projets de domination. Picrochole n'était pas plus ridicule que Gengis-Khan. Et il est nécessaire de répéter ces banales vérités. Un sillon de lime n'use pas l'acier. Mais dix mille coups de lime échancrent le bloc le plus dur.

Comme ce jour-là il y avait dépression sur l'Atlantique, du gris pleina le ciel, et des nouvelles tris-

tes dans les gazettes, je rêvais sans chagrin à la fin de la Terre. Je sentais vivement que tous les hommes et moi-même, nous méritions un châtiement. Je déplorais seulement que les animaux et les fleurs dussent être entraînés dans le cataclysme. Il n'y a pas de "faute des roses". Je me découvrais aussi pessimiste que Schopenhauer ou ce marquis d'Auberive qui disait: "Crève donc!" Je me disais bien qu'il reste des braves gens; que l'existence d'une seule ménagère cuisinant pour ses petits, d'un moine ou d'un lama ingénu priant dans sa cellule; peut compenser tout le reste... Mais justement, ceux-là, il me semblait que l'évanouissement soudain et total de toute l'espèce les trouverait accueillants. Je comptais une effroyable majorité de fous et de méchants... Quelques heures plus tard j'avais horreur et honte de ces sentiments. Mais il faut être franc. C'est à quoi nous exerce la rédaction d'un "Journal" comme celui de M. André Gide, où je suis plongé depuis une semaine avec délectation. Comme, dans sa loyauté, ses accès de cynisme, ses repentirs, il apparaît supérieur aux images déformées ou incomplètes qu'on distribue de lui, profils sans face, silhouettes sans épaisseur; et même au-dessus de son œuvre! Singulière idée qu'a eue notre confrère Georges Poupet d'ouvrir une enquête d'été sur le risque que l'on court, en tenant régulièrement son journal de se détourner de "ce qu'on appelle la création"... Le "journal", œuvre de bonne foi, est la plus belle création littéraire! Les "Essais" sont un "journal"; et les "Pensées" de Pascal, à le bien prendre. On n'a pas le temps, hélas!... Mais que fait le chroniqueur, si ce n'est de semer les pages de "journal"? J'aime, dans ces treize cents pages de M. Gide, tant d'affirmations véhémentes, sui-

vies, le lendemain, de démentis vigoureux; ces contractions, qu'il a eu la loyauté et l'habileté de souligner, au lieu de les effacer. C'est la vie même d'une pensée; diastole et systole.

Oui, ce jour-là, une disparition fatale, sans survivants pour regretter, pleurer, pâtir, une émigration en masse vers le néant, ou vers une autre façon d'être, me paraissait opportune; et appétissante... Mais il aura suffi d'un sourire d'enfant, d'un peu d'espérance, du souvenir d'une des fugues de Bach ou d'un des préludes de Chopin dont, justement, M. André Gide tire tant de joies et de si touchantes proses, pour réconcilier ma pauvre âme.

Non, je ne me résoudrais point à ce qu'il n'y eût plus de sourires frais dans l'univers, ni de vertu, ni de résistance au péril; à ce que les colonnes des temples, les flèches des cathédrales, le "Printemps", les "Fleurs du mal", les deux Phèdres, celle de l'Illissus et celle de Trézène, ne me survécussent pas. Un rayon de soleil sur un géranium-lierre serait assez pour me rendre l'amour de la Terre.

ROBERT KEMP.

Le Journal 1939

15

COURRIER DE LA PLATE
BUENOS-AYRES

13 OCTOBRE 1939

Orthographe de
Robert Kemp